

PAUL AUSTER

Invisible

roman traduit de l'américain
par Christine Le Bœuf

ACTES SUD / LEMÉAC

I

C'est au printemps 1967 que je lui ai serré la main pour la première fois. J'étais alors étudiant en deuxième année à Columbia, gamin ignorant affamé de livres et pétri de la conviction (ou de l'illusion) que je deviendrais un jour assez bon pour me dire poète et, parce que je lisais de la poésie, j'avais déjà rencontré dans l'enfer de Dante son homonyme, un mort qui traîne ses basques dans les derniers vers du vingt-huitième chant de *L'Enfer* : Bertran de Born, poète provençal du XII^e siècle, tenant par les cheveux sa tête coupée qu'il balance d'avant en arrière comme une lanterne – assurément l'une des images les plus monstrueuses de ce livre qui est, d'un bout à l'autre, un catalogue d'hallucinations et de tourments. Défenseur convaincu de l'écrivain qu'avait été de Born, Dante l'a néanmoins voué à la damnation éternelle pour avoir conseillé au prince Henri Plantagenêt de se révolter contre son père, le roi Henri II, et puisque de Born avait provoqué la séparation entre père et fils, faisant d'eux des ennemis, l'ingénieux châtiment imaginé par Dante consistait à séparer de Born de lui-même. D'où le corps décapité gémissant dans l'au-delà, qui demande au voyageur florentin s'il peut exister douleur plus terrible que la sienne.

Lorsqu'il se présenta sous le nom de Rudolf Born, mes pensées allèrent aussitôt au poète. Born comme Bertran ? demandai-je.

Ah, répondit-il, ce malheureux qui a perdu sa tête. Peut-être, mais ce n'est guère probable, je le crains. Pas de petit *de*. Il faut être de la noblesse pour cela, et la triste vérité, c'est que je suis tout sauf noble.

Je ne sais plus pourquoi je me trouvais là. Quelqu'un devait m'avoir invité à l'y accompagner, mais ce quelqu'un s'est depuis longtemps évaporé de ma mémoire. Je n'arrive même pas à me rappeler où se passait la soirée – *uptown* ou *downtown*, dans un appartement ou dans un loft –, non plus que la raison pour laquelle j'avais accepté l'invitation en premier lieu, car j'avais tendance à cette époque à fuir les grandes réunions, décontenancé que j'étais par le brouhaha des foules bavardes, et embarrassé par la timidité qui m'accablait en présence de gens que je ne connaissais pas. Mais ce soir-là, inexplicablement, j'avais dit oui, et je m'en étais allé avec mon ami oublié là où il m'emmenait, où que ce fût.

Ce dont je me souviens, c'est ceci : à un moment de la soirée, je me retrouvai debout dans un coin de la pièce. Je fumais une cigarette tout en observant les gens, ces dizaines et dizaines de jeunes corps entassés dans cet espace confiné, en écoutant le vacarme des mots mêlés de rires, en me demandant ce que je pouvais bien foutre là et en me disant qu'il était peut-être temps de m'en aller. Il y avait un cendrier posé sur un radiateur à ma gauche et, comme je me tournais pour y écraser ma cigarette, je vis le récipient rempli de mégots s'élever vers moi, calé dans la paume d'une main d'homme. Sans que je m'en sois aperçu, deux personnes venaient de s'asseoir sur le radiateur, un homme et une femme, tous deux plus âgés que

moi, plus âgés certainement que tous les autres occupants de la pièce – lui dans les trente-cinq ans, elle aux alentours de trente.

Ils faisaient, me sembla-t-il, un couple incongru. Born en complet de lin blanc froissé, pas très net, avec sous la veste une chemise blanche également froissée, et la femme (dont il s'avéra que le nom était Margot) tout de noir vêtue. Quand je le remerciai pour le cendrier, il me répondit d'un signe de tête bref et courtois et de quelques mots teintés d'un très léger soupçon d'accent étranger. Français ou allemand, je n'aurais pu dire lequel, car son anglais était presque impeccable. Que vis-je d'autre en ces premiers instants ? Un teint pâle, des cheveux roux négligés (coupés plus court que ceux de la plupart des hommes à cette époque), un beau visage carré, sans signe distinctif particulier (un visage générique, en quelque sorte, un visage qui deviendrait invisible dans n'importe quelle foule) et des yeux bruns et calmes, les yeux inquisiteurs d'un homme qui semblait n'avoir peur de rien. Ni mince ni lourd, ni grand ni petit, et donnant néanmoins une impression de force physique, peut-être en raison de l'épaisseur de ses mains. Quant à Margot, elle était là, ne remuant pas un muscle, le regard perdu dans le vide, comme si sa principale mission dans la vie consistait à avoir l'air de s'ennuyer. Mais attirante, très attirante pour le gars de vingt ans que j'étais, avec ses cheveux noirs, son col roulé noir, sa minijupe noire, ses bottes de cuir noir et ses grands yeux verts lourdement fardés de noir. Pas une beauté, sans doute, mais une représentation de la beauté, comme si le style et la sophistication de son apparence incarnaient quelque idéal féminin de l'époque.

Born déclara que Margot et lui étaient sur le point de partir quand ils m'avaient aperçu, planté

seul dans mon coin, et m'avaient trouvé l'air si malheureux qu'ils avaient décidé de venir me remonter le moral – juste pour s'assurer que je ne me tranche pas la gorge avant la fin de la soirée. Je n'avais pas la moindre idée du sens à prêter à cette déclaration. Cet homme était-il en train de m'insulter, me demandai-je, ou essayait-il bel et bien de faire preuve de bienveillance envers un jeune inconnu égaré ? Ses paroles en elles-mêmes avaient un ton plutôt joueur, désarmant, mais il y avait dans les yeux de Born quand il les prononça une lueur froide et détachée, et je ne pus me défendre de l'impression qu'il me mettait à l'épreuve, qu'il me narguait, pour des raisons qui m'étaient totalement incompréhensibles.

Je haussai les épaules, lui lançai un bref sourire et dis : Croyez-le ou non, je m'amuse comme un petit fou.

C'est alors qu'il se leva, me serra la main et me dit son nom. Après ma question à propos de Bertran de Born, il me présenta à Margot, qui me sourit sans mot dire avant de se consacrer à nouveau à la contemplation du vide.

Si j'en juge d'après votre âge, reprit Born, et si j'en juge d'après votre connaissance de poètes obscurs, je dirais que vous êtes étudiant. Etudiant en littérature, j'imagine. NYU ou Columbia ?

Columbia.

Columbia, soupira-t-il. Quel morne endroit.

Vous connaissez ?

J'enseigne depuis septembre à la School of International Affairs. Professeur invité, en poste pour un an. Heureusement, nous voici en avril et je repars pour Paris dans deux mois.

Alors vous êtes français.

Du fait des circonstances, par goût, et selon mon passeport. Mais suisse de naissance.

Suisse romand ou Suisse allemand ? J'entends un peu des deux dans votre voix.

Born émit un petit gloussement et puis me regarda dans les yeux avec attention. Vous avez l'oreille fine, me dit-il. Effectivement, je suis les deux – produit hybride d'une mère germanophone et d'un père francophone. J'ai passé mon enfance à faire des allers-retours entre les deux langues.

Ne sachant plus trop que dire, je me tus un instant avant de poser une question inoffensive. Et qu'enseignez-vous dans notre morne université ?

Le désastre.

Un sujet plutôt vaste, non ?

Plus spécifiquement, les désastres du colonialisme français. Je fais un cours sur la perte de l'Algérie et un autre sur celle de l'Indochine.

Cette jolie guerre que nous avons héritée de vous.

Ne sous-estimez jamais l'importance de la guerre. La guerre est l'expression la plus pure, la plus vive de l'âme humaine.

Voilà que vous parlez comme notre poète décapité.

Ah ?

Je crois comprendre que vous ne l'avez pas lu.

Pas un mot. Je ne connais son existence que par ce passage dans Dante.

Bertran de Born était un bon poète, peut-être même un excellent poète, mais profondément dérangeant. Il a écrit quelques charmants poèmes d'amour et une émouvante élogie après la mort du prince Henri, mais son vrai sujet, la seule chose qui semblât lui inspirer une passion véritable, c'était la guerre. Il s'en délectait absolument.

Je vois, dit Born en m'adressant un sourire ironique. Un homme selon mon cœur.

Je vous parle de plaisir à voir des hommes se fendre mutuellement le crâne, à regarder des châteaux s'écrouler en flammes, à découvrir des cadavres avec des lances fichées dans leurs flancs. C'est du saignant, croyez-moi, et de Born ne recule devant rien. La seule idée d'un champ de bataille le comble de bonheur.

J'imagine que devenir soldat ne vous tente pas.

Pas un instant. Je préférerais aller en prison plutôt que me battre au Viêtnam.

Et à supposer que vous échappiez aux deux, prison et armée, quels projets ?

Aucun projet. Simplement, continuer ce que je fais et espérer que ça marche.

A savoir ?

L'écriture. Le bel art de manier la plume.

Je pensais bien. Quand Margot vous a aperçu à l'autre bout de la pièce, elle m'a dit : Regarde ce garçon aux yeux tristes et au visage morose – je te parie que c'est un poète. C'est ça que vous êtes, un poète ?

J'écris des poèmes, oui. Et aussi quelques critiques de livres pour le *Spectator*.

La feuille de chou du deuxième cycle.

Tout le monde doit commencer quelque part.

Intéressant...

Pas tellement. La moitié des gens que je connais souhaitent devenir écrivains.

Pourquoi dites-vous *souhaitent* ? Si c'est déjà ce que vous faites, alors il ne s'agit pas de l'avenir. C'est déjà du présent.

Parce qu'il est encore trop tôt pour dire si je vaudrais quelque chose.

On vous paie vos articles ?

Non, bien sûr. C'est une revue d'étudiants.

Lorsqu'on commencera à vous payer votre travail, alors vous saurez ce que vous valez.

Avant que j'aie pu répondre, Born se tourna soudain vers Margot et déclara : Tu avais raison, mon ange. Ton jeune homme est un poète.

Margot leva les yeux vers moi et, d'un air neutre, évaluateur, s'exprima pour la première fois, en parlant avec un accent étranger qui se révéla beaucoup plus marqué que celui de son compagnon – un accent indiscutablement français. J'ai toujours raison, dit-elle. Tu devrais savoir ça, maintenant, Rudolf.

Poète, continua Born, toujours à l'intention de Margot, critique de livres occasionnel et étudiant dans la morne forteresse sur la hauteur, ce qui signifie qu'il est sans doute notre voisin. Mais il n'a pas de nom. Du moins pas à ma connaissance.

C'est Walker, dis-je, me rendant compte que j'avais négligé de me présenter quand nous nous étions serré la main. Adam Walker.

Adam Walker, répéta Born, se détournant de Margot pour me regarder et me décocher un autre de ses sourires énigmatiques. Un bon et solide nom américain. Si fort, si neutre, si fiable. Adam Walker. Le chasseur de primes solitaire dans un western en cinémascope, parcourant le désert avec son fusil de chasse et son six-coups, sur son hongre alezan. Ou alors le brave type de chirurgien au cœur tendre dans un soap-opéra de l'après-midi, tragiquement amoureux de deux femmes en même temps.

Il a l'air solide, répliquai-je, mais rien en Amérique n'est solide. On a donné ce nom à mon grand-père quand il a débarqué à Ellis Island en 1900. Apparemment, les responsables de l'immigration trouvaient Walshinsky trop difficile à manier, alors ils l'ont renommé Walker.

Quel pays, fit Born. Où, d'un simple trait de plume, des fonctionnaires illettrés dépouillent un homme de son identité.